



## La Section Clinique de Nantes

2020- 21 :

### La structure des discours

#### Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-70), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 2, décembre 2020 : lecture des chapitres 2, « Le maître et l'hystérique » et 3, « Savoir, moyen de jouissance ».

Par Bernard Porcheret

### Vérité, savoir, jouissance

Deux ans avant le *Séminaire XVII*, dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »<sup>1</sup>, Lacan indique qu'il y a des structures assurées dans la psychanalyse, et qu'il s'agit que ces structures soient assurées chez celui qui se forme comme analyste. Il s'agit d'une effectuation de ce qui existe comme discours logique.

Dans le *Séminaire XVII* que nous lisons aujourd'hui, Lacan formalise la structure de ces discours et en écrit les formules. Ce qu'il a appelé discours, c'est cette nécessité logique, c'est là le lieu où il y a du lien, entre le début et la fin de l'analyse. Ce n'est pas une communauté. Le discours analytique ne vaut qu'en tant qu'un lieu où il y a le lien qui convient entre les termes<sup>2</sup>.

Nous abordons la première partie du séminaire qui se déroule en 1969, 1970. Jacques-Alain Miller la nomme « Axes de la subversion analytique » ; elle vient après l'Introduction.

#### I - Le Maître et l'hystérique

Lacan a écrit au tableau quatre formules (p. 31) :

$$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\mathcal{S}} \quad \frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S_2}{a} \quad \frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2} \quad a \rightarrow \frac{\mathcal{S}}{S_2} // \frac{S_1}{S_2}$$

<sup>1</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Seuil, 2001.

<sup>2</sup> J.-A. Miller, Cours « L'orientation lacanienne, 2000-2001, Le lieu et le lien », séance du 15/11/2000, Inédit.

De gauche à droite, le discours universitaire, le discours du maître, le discours de l'hystérique, enfin le discours analytique.

Quatre places : sur la ligne supérieure, à gauche, celle de la dominante ou agent ; à droite celle de l'autre ; sur la ligne inférieure, à gauche la place de la vérité, et à droite celle de la production. Sur la ligne supérieure, une flèche qui va de gauche à droite ; sur la ligne inférieure, la double barre indique une impuissance entre les deux termes qui vont occuper les places de vérité et de production. Il y a donc un trajet qui vient buter sur la double barre. Les termes  $\mathcal{S}$ ,  $S_1$ ,  $S_2$ , et  $a$  peuvent occuper ces quatre places. Leur valeur sera variable en fonction des places occupées.

### Rappel

Reprenons quelques éléments du premier chapitre qui introduit le séminaire.

« Il y a la relation fondamentale, celle que je définis d'un signifiant à un autre signifiant. D'où résulte l'émergence de ceci, que nous appelons le sujet, de par le signifiant qui, en l'occasion, fonctionne comme le représentant, ce sujet, auprès d'un autre signifiant (p. 11) ».

L'an passé, lors du *Séminaire XVI D'un Autre à l'autre*,<sup>3</sup> véritable chantier qui prépare la formalisation du *Séminaire XVII*, Lacan avait écrit cette forme fondamentale ainsi : de l'extériorité du  $S_1$  à un cercle marqué du sigle de A, le grand Autre.



Dans le *Séminaire XVII*, il simplifie et écrit  $S_2$  la batterie des signifiants, les signifiants déjà là.  $S_1$  est un intervenant, il intervient sur un réseau déjà constitué, le savoir. Son supposé, c'est le sujet du signifiant, vide, sous  $S_1$  ; qui est à distinguer de l'individu vivant. Celui-ci en est le lieu, le point de marque, mais n'en n'est pas de l'ordre de ce que le sujet fait entrer de par le statut du savoir. Il y a donc une ambiguïté quant au mot *savoir*. C'est pourquoi Lacan complète d'un quatrième terme, l'objet  $a$  qui désigne cette part de vivant.

Comment cela opère-t-il ? « S'il apparaît fondé que la chaîne, la succession des lettres de l'algèbre ne peut être dérangée, de nous livrer à cette opération de quart de tours nous obtiendrons quatre structures, pas plus (p. 13) ». Lacan complète ainsi l'appareil du discours : De ce trajet sort quelque chose de défini comme une perte, l'objet  $a$ . Il y a perte, et parce qu'il y a perte, il y a un mouvement de récupération. La répétition est la tentative toujours manquée de récupérer de la jouissance, le plus-de jouir. Et cette répétition a un certain rapport avec ce qui, de ce savoir, est la limite et qui s'appelle la jouissance (p.14). Et c'est là que le terme *jouissance* permet de montrer le point d'insertion de l'appareil.

Le procès du savoir prend alors un tout autre accent : « Le savoir, c'est ce qui fait que la vie s'arrête à une certaine limite vers la mort, vers la jouissance. Il y a donc un rapport primitif du savoir à la jouissance (p. 18), et c'est là que vient s'insérer ce qui surgit au moment où apparaît l'appareil de ce qu'il en est du signifiant.

$S_1$  ayant surgi, premier temps, se répète auprès de  $S_2$ . En surgit le sujet que quelque chose représente, une certaine perte, qui comporte une certaine ambiguïté : la perte de l'objet, la béance, est un trou. Mais du fait du branchement sur l'appareil signifiant, ce trou ouvre à une récupération de jouissance, le plus de jouir, qui est dès lors savoir produit par l'appareil signifiant.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par J.-A. Miller.

Et donc en tant que tel, le rapport à la jouissance s'accroît de la fonction du désir ; l'objet  $a$  comme cause du désir.

### Les quatre discours :

#### I - Le discours du maître

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

« Le discours du maître, si nous pouvons le voir réduit à un seul signifiant, cela implique qu'il représente quelque chose. L'appeler quelque chose est déjà trop dire. Il représente  $x$ , ce qui est justement à élucider dans l'affaire (p. 31) ». L'énigme de la fonction du maître ne se livre donc pas immédiatement (p. 32). Il ne va pas du tout de soi que tout savoir, d'être savoir se sache comme tel, et ceci en dehors même de la théorie de l'inconscient.

« Ce que nous découvrons dans l'expérience de la moindre psychanalyse est bien de l'ordre du savoir, et non de la connaissance ou de la représentation. Il s'agit très précisément de quelque chose qui lie dans une relation de raison, un signifiant  $S_1$  à un signifiant  $S_2$ . » C'est un savoir qui ne se sait pas. Lacan met donc l'accent sur le terme *savoir*. C'est pour autant dans un tel rapport  $S_1$  avec  $S_2$ , et pour autant justement qu'il ne se sait pas, que réside l'assiette de ce qui se sait, de ce qui s'articule tranquillement comme petit maître, comme moi, comme celui qui en sait un bout.

Mais, de temps en temps cela se détraque. C'est là l'éruption de toute la phase de lapsus et d'achoppements où se révèle l'inconscient.

« Le savoir, donc, est mis sur la sellette par l'expérience analytique. » Il ne peut faire totalité close. « L'idée qu'il puisse faire totalité close n'a pas attendu la psychanalyse pour apparaître douteuse. L'école des sceptiques en témoignait peut-être, mais de cela nous n'en n'avons qu'une maigre idée, puisque que ce n'est que de l'extérieur que nous en avons des témoignages. (...) L'idée que le savoir puisse faire totalisation est immanente au politique en tant que tel (...) L'idée imaginaire du tout, telle qu'elle est donnée par le corps, comme s'appuyant sur la bonne forme de la satisfaction, sur ce qui à la limite fait sphère, a toujours été utilisée dans la politique, par le parti de la prêcherie politique. Quoi de plus beau, mais aussi quoi de moins ouvert ? Quoi qui ressemble plus à la clôture de la satisfaction ? » (p. 33)

La collusion de cette image avec l'idée de la satisfaction, c'est ce contre quoi nous avons à lutter. C'est le coton, cela fait obstruction pour accéder au savoir inconscient.

Rappelons que dans les séminaires précédents, Lacan a recours à la topologie non sphérique, le cross cap, la bouteille de Klein, présente une conception où l'intérieur et l'extérieur communiquent ; où ce qui est le plus étranger peut être également le plus intime, ce qu'il rassemble avec le terme *extimité*.

#### II - Le Discours universitaire

$$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\mathcal{S}}$$

Il n'a pas la structure du discours du maître évoqué précédemment.  $S_2$  est venu en place d'agent,  $S_1$  est en dessous.  $S_2$  se spécifie d'être non pas savoir-de-tout, mais tout-savoir. C'est la bureaucratie.

Dans le premier statut du discours du maître, le discours du maître antique, le savoir c'est la part de l'esclave. Le maître, lui, ne sait pas ce qu'il veut. L'esclave le sait, il a un savoir-faire, et c'est cela, sa fonction d'esclave.

Ce qui s'opère du discours du maître au maître moderne qui s'appelle capitaliste, c'est une modification dans la place du savoir. Le prolétaire, nouveau nom de l'esclave, se trouve dépossédé, l'exploitation capitaliste le frustré de son savoir en le rendant inutile. Ce qui va lui être rendu dans la subversion, par la Révolution, c'est un savoir de maître ; il n'a fait que changer de maître. La doctrine marxiste, avec la lutte des classes, n'a en effet pas évité le maintien d'un discours du maître. La Révolution d'Octobre a remplacé le discours capitaliste par un discours universitaire, le discours de la bureaucratie. Mais ce qui reste, c'est bien en effet l'essence du maître, à savoir qu'il ne sait pas ce qu'il veut.

Interrogeons les quatre places :  $S_2$  est en position d'agent, le tout-savoir est passé à la place du maître (en haut à gauche). « Cela montre l'os de ce qu'il en est de la nouvelle tyrannie du savoir (p. 35) ».  $S_1$ , un signifiant-maître, vient en place de vérité, ce qui opacifie encore plus ce qu'il en est de la vérité. Car le signe de la vérité, c'est-à-dire ce que Lacan écrit  $\mathcal{S}$ , est venu en bas et à droite, en place de production. Il est à produire par ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, à savoir par ceux qui sont eux-mêmes des produits,  $a$ , consommables tout autant que les autres, le « matériel humain ».

### III - Le discours de l'hystérique.

$$\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

Il faut donc se demander ce qu'institue l'analyste (p. 35). Il faudra différencier le discours de l'analyste et ne pas le confondre avec le discours psychanalysant, c'est-à-dire le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique par l'analysant. Ce que l'analyste institue, c'est l'hystérisation du discours, soit l'introduction structurelle des conditions d'artifice du discours de l'hystérique. Notons qu'hystérisation est écrit avec un y, comme hystérie. On retrouve cela deux pages plus loin.

Que la psychanalyse soit là ou non, le discours de l'hystérique existe. En effet, dans l'espèce humaine, il y a malentendu concernant les relations sexuelles (p. 36). Dès lors qu'il y a la parole, c'est fichu. « Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. » Le sujet étant un sujet parlant, un écart s'installe et il n'est plus question d'une sphère parfaite, c'est-à-dire de la copulation.

« Une chose est certaine, si pour l'homme cela va cahin-caha, c'est grâce à un truc qui le permet,  $a$ , du fait d'abord de le rendre insoluble. Voilà ce que veut dire le discours de l'hystérique (p. 36) ».

L'hystérique fabrique Freud, elle fabrique l'analyste. Les « bouches d'or » que sont ces belles hystériques de Freud, montrent que ce savoir total échoue, en l'occurrence le savoir médical ou scientifique, elles montrent que le savoir produit par le médecin échoue à résoudre l'énigme de son symptôme. Freud, médecin, avait déjà repéré la différence entre paralysies organiques et paralysies hystériques. C'est-à-dire qu'un symptôme pouvait ne pas obéir à un trajet neurologique, qu'il échappait au savoir médical. Il y avait donc des paralysies, mais aussi d'autres symptômes, cécité, épilepsie etc., dont l'origine était psychogénétique.

L'hystérique fabrique donc un homme armé d'un désir de savoir. Comment le fabrique-t-elle ? Ce qui conduit au savoir, c'est le discours de l'hystérique, pourquoi ? Parce que le maître, en l'occurrence le maître moderne, celui qui opère cette opération de déplacement, de « virage bancaire » du savoir de l'esclave, lui ne veut rien savoir du tout (p. 23) ? A-t-il le désir de savoir ? Non, « un vrai maître ne désire rien savoir du tout – il désire que ça marche. » (p. 24).

*Hegel, « le plus sublime des hystériques »*

Mais avant Freud, il semble bien que ce soit le discours philosophique qui ait animé le maître du désir de savoir. Lacan s'est appuyé sur la dialectique hégélienne au début de son enseignement, période où il situe le désir comme désir de reconnaissance. C'est *La phénoménologie de l'esprit* qui inspire la définition du désir de l'homme comme désir de l'Autre. Lacan s'éloigne ensuite d'Hegel avec le *Séminaire X L'angoisse* quand il fait référence à Kierkegaard. L'angoisse devient signal de l'objet *a*. Objet *a* qui comme tel échappe au tout savoir, au savoir du maître. C'est d'ailleurs à partir de ce moment, progressivement, qu'un pas décisif va être franchi avec le *Séminaire XVI D'un Autre à l'autre*, par lequel la jouissance prend le pas sur le désir.

Précisons quelques éléments de la philosophie d'Hegel pour éclairer le propos de Lacan. La « certitude sensible », forme la plus élémentaire de la conscience, ne permet pas de parvenir à la conscience de soi, la *Selbstbewusstsein*. La connaissance contemplative permet une connaissance du monde mais ne permet une pensée, ni sur cette contemplation, ni sur soi-même. Contempler, c'est être absorbé par ce qu'on contemple. Le désir est nécessaire, au-delà de la contemplation. Il est ce qui constitue un être en tant que moi et le révèle. L'homme, pour Hegel, est action, devenir qui transforme le donné : le monde et soi-même. Le désir n'est pas le besoin. Il doit porter sur un autre désir. Le désir humain s'adresse à un autre désir. Et s'il s'adresse à un objet, c'est en tant que cet objet est désiré par un autre.

D'où sa dialectique du maître et de l'esclave<sup>4</sup>. C'est pour cela que Lacan fait d'Hegel « Le plus sublime des hystériques (p. 38) ». L'esclave travaille pour le maître, pour le satisfaire. Le travail transforme le monde et l'esclave lui-même. L'esclave y acquiert un savoir.

« Hegel à tort de faire entrer la mort dans tout cet appareil ». Lacan a développé dans le *Séminaire XVI* ce qu'il reprend ici, dans le *Séminaire XVII*, de manière extrêmement condensée. « La mort, en effet, l'a-t-on assez remarqué, ne se profile ici que de ce qu'elle ne conteste l'ensemble de cette structure qu'au niveau de l'esclave. Dans toute cette phénoménologie du maître et de l'esclave, il n'y a que l'esclave de réel... Si l'esclave meurt, il n'y a plus rien. Si le maître meurt, chacun sait que l'esclave est toujours esclave. De mémoire d'esclave, ce n'est jamais la mort du maître qui a libéré quiconque de l'esclavage<sup>5</sup> ».

Mais dans le discours de l'hystérique il y a une différence : l'agent, le sujet divisé, met en demeure le maître d'avoir à produire  $S_2$ , le savoir sur la jouissance, petit *a* mis en place de vérité. Ceci bute sur la barre de l'impossibilité qui sépare donc le savoir de la jouissance : le savoir produit ne dira pas la vérité sur la jouissance.

---

<sup>4</sup> Il s'agit d'une lutte à mort pour la reconnaissance, que l'autre reconnaisse mon désir comme son désir. C'est « la lutte à mort de pur prestige ». Mais, pour que la conscience de soi puisse advenir, il faut que les deux désirants subsistent afin que l'un puisse reconnaître l'autre. Cette lutte débouche sur un vainqueur et un vaincu, le maître et l'esclave. C'est par le refus de risquer sa vie que l'esclave reconnaît l'autre comme son maître. La dialectique historique, c'est la dialectique maître-esclave. Elle doit parvenir à la suppression dialectique du maître par l'esclave.

<sup>5</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 384.

*Le discours de l'hystérique est ce discours qui fait qu'il y ait un homme animé d'un désir de savoir* (p. 37).

Il s'agit de savoir quoi ? Ce qu'à la limite l'hystérique veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance, sur le réel. « Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme, *sache* quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours ». Le  $\$$  est en place d'agent du discours, marqué par son manque-à-être, et en-dessous elle est en tant qu'objet  $a$ , irréprésentable comme tel, chute de l'effet de discours (p. 37). Le  $\$$  adresse à l'autre cette question : que suis-je comme objet ? Elle demande à l'Autre de produire un savoir,  $S_2$ . Elle veut un maître... Elle veut qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. « Elle règne, et il ne gouverne pas. » (p. 150)

« *Que l'autre qui s'appelle un homme sache* » indique qu'un troisième terme accompagne le couple maître-hystérique. C'est la structure du sujet supposé savoir.

### *La structure du sujet supposé savoir*

Lacan introduit le concept de Sujet supposé savoir en 1964, dans le *Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, à la fin. Il y élabore la structure symbolique du transfert en montrant qu'il résulte de la mise en fonction du sujet supposé savoir.

Déjà dans le *Séminaire VIII* sur le transfert, il indiquait qu'il ne se limitait pas à sa dimension imaginaire, c'est-à-dire aux relations d'amour ou de haine dans la cure. Dans le *Séminaire XI*, il ajoute que cette articulation de savoir ne fonctionne qu'en lien avec la réalité sexuelle de l'inconscient dont le transfert, dans sa dimension libidinale, constitue la mise en acte<sup>6</sup>. Tout n'est pas savoir dans le transfert, il y a une dimension de jouissance, une dimension pulsionnelle.

Si la croyance en un sujet supposé savoir relève de l'illusion, de la méprise<sup>7</sup>, elle n'en est pas moins opérante. Le fait de s'adresser à un psychanalyste implique ceci : le psychanalyste est mis en place de sujet supposé savoir, c'est-à-dire qu'il est supposé savoir la signification de ce dont souffre le patient. Quand un sujet se trouve confronté à quelque chose qui lui fait signe, qui lui fait énigme, pour peu qu'il ait entendu parler de la psychanalyse il va s'adresser à l'analyste avec une demande de signification. Il s'avance avec une question, pour l'instant sans réponse.

Ce signifiant  $S_1$ , isolé, détaché de la chaîne signifiante, est pour le sujet une énigme ; on ne peut savoir ce qu'il veut dire. Il ne prendra sa valeur qu'en fonction de sa place distinctive à l'intérieur du système de la langue. Le propre d'un signifiant étant de s'articuler à d'autres signifiants, c'est parce qu'un  $S_1$  va s'articuler à un  $S_2$  que, par un effet d'après-coup, le premier signifiant  $S_1$  trouve sa signification.

Ce signifiant séparé de sa signification, qui fait énigme, qui est une question, Lacan, dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », le nomme *signifiant du transfert*<sup>8</sup>. Ce signifiant va venir s'articuler à un signifiant quelconque du côté de l'analyste. Le signifiant du transfert, cela peut être n'importe quoi, un symptôme qui se met en travers de la route, un acte manqué, un lapsus, un rêve, quelque chose donc qui surprend, etc. Le futur

---

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, 1973, texte établi par J.-A. Miller, p. 133.

<sup>7</sup> J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, op. cit., p. 329.

<sup>8</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 ... », op. cit., p.248.

analysant fait appel à l'analyste parce qu'il a l'idée qu'il recèle une signification, qu'elle lui importe d'autant plus qu'il en va de lui dans la solution de la question.

Le transfert n'est donc pas une relation de sujet à sujet, mais une affaire de logique signifiante : « Le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité ».<sup>9</sup>

Ceci ne veut pas dire que le psychanalyste doive se prendre pour le sujet supposé savoir. Le psychanalyste n'est pas le sujet supposé savoir, il occupe une fonction. Il n'a pas le savoir nécessaire pour répondre à l'énigme que constitue le premier signifiant, le signifiant du transfert. Ce qui ne veut pas dire que l'analyste ne doive rien savoir, mais que ce qu'il a à savoir, il doit le tenir « en réserve ».<sup>10</sup>

### *Sur l'association libre*

L'analyste apporte la méthode de l'association libre, pour que le patient se connecte à son inconscient et en quelque sorte pour qu'il se rappelle ce qu'il sait. On a vu que pour cela, il faut que l'analysant croie en l'existence d'une signification inconsciente et en celle d'un sujet supposé savoir cette signification. Une hystérisation du discours de l'analysant dans une association libre « maîtresse du champ » est donc nécessaire. C'est le fond même de l'expérience analytique. Le patient se présente au départ avec un symptôme,  $S_1$  en place d'agent. Côté patient on a  $S_1$  sur  $\mathcal{S}$ , côté de l'Autre on a  $S_2$  sur  $a$ . L'acte de l'analyste va consister à opérer un quart de tour, afin que  $\mathcal{S}$ , la division du sujet, vienne en place d'agent. On a donc côté patient  $\mathcal{S}$  sur  $a$ , côté analyste  $S_1$  sur  $S_2$ .

Continuons : « Dire n'importe quoi, comment cela pourrait-il conduire à quelque chose ? – s'il n'était pas déterminé, qu'il n'y a rien dans la sortie au hasard des signifiants qui, du fait même qu'il s'agit de signifiants ne se rapportent à ce savoir qui ne se sait pas ». Effectivement, l'inconscient fonctionne comme le discours du maître, un  $S_1$  est aux commandes. Ceci veut dire qu'il y a un savoir non-su, le savoir de l'inconscient, « ce qui est vraiment ce qui travaille ».

### **IV - Le discours de l'analyste**

$$\begin{array}{c} a \rightarrow \mathcal{S} \\ S_2 // S_1 \end{array}$$

Pour donner la structure du discours de l'analyste, Lacan va revenir sur la question du trait unaire. Il faut pour cela préciser l'autre versant du transfert, le versant libidinal. C'est vraiment avec le *Séminaire XVII* que Lacan va les réunir dans une même formule.

Le discours de l'analyste, c'est l'envers du discours du maître.

Côté analyste, on a  $a$  sur  $S_2$ . À la place dominante, il y a  $a$ . C'est l'analyste en tant que semblant d'objet, qui par la division du sujet, amène celui-ci à produire les  $S_1$ , les signifiants-maîtres de ses identifications inconscientes, production qui est aussi leur chute. Le savoir  $S_2$  est en place de vérité. Il n'a pas la même valeur que dans le discours du maître antique, ni bien sûr que dans le discours universitaire ; dans le discours de l'analyste, c'est un savoir inconscient et supposé, ce que nous avons déplié précédemment. La première ligne,  $a \rightarrow \mathcal{S}$ , nous montre l'effet nécessaire

<sup>9</sup> *Op.cit.*, p. 247 : "Le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité. »

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 249.

d'hystérisation de l'entrée en analyse. On peut dire que tout analysant est pris dans le discours hystérique, c'est l'effet du transfert.

Lacan insiste donc, comme je l'ai évoqué ci-dessus, sur l'absence de savoir de l'analyste concernant les signifiants inconscients de celui qui vient lui parler. Il est évident que du savoir supposé, il ne sait rien. Ajoutons que paradoxalement, c'est vers la fin de son analyse, au moment où le psychanalyste en sait le plus, que l'analysant le laissera tomber. *Il ne sait rien* ne veut pas dire, précise Lacan, que l'analyste puisse se permettre d'être ignorant. Il a un certain nombre de choses à savoir. Ce qu'il a à savoir, c'est un savoir textuel, c'est-à-dire qu'il doit connaître la logique du signifiant.

L'essentiel du sujet supposé savoir n'est donc pas dans un savoir quelconque que détiendrait l'analyste ; bien au contraire, l'analyste le soutient d'un point de non savoir. Ce que Lacan énonce ainsi : « Ce qu'il a à savoir, peut-être tracé du même rapport "en réserve" selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaînes de lettres si rigoureuse qu'à la condition de ne pas en rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir »<sup>11</sup>, c'est-à-dire comme le cadre du savoir inconscient.

L'inconscient est relatif à un certain positionnement de l'analyste qui permet à cet inconscient d'advenir ; l'inconscient est relatif au désir de l'analyste. En effet, de quoi alors l'analyste prend-t-il la place pour déchaîner le mouvement d'investissement du sujet supposé savoir ? « Lui, l'analyste se fait la cause du désir de l'analysant (p. 41) ». « La position du psychanalyste est faite *substantiellement* de l'objet *a* (p. 47) ». Et cet objet, ce qui se présente comme le plus opaque et longtemps méconnu vient à la place d'où s'ordonne le discours.

Lacan s'interroge ensuite sur la place de dominante, pour dire que ce mot n'implique pas la dominance, c'est pourquoi viendra ensuite le terme d'agent. On peut donner des substances différentes à ces dominantes, selon le type de discours. Et ces substances vont prendre une valeur différente selon les places qu'elles occupent.

Enfin, il y a un nombre limité de combinaisons, une liaison signifiante à poser comme tout-à-fait radicale, permet d'illustrer ce qu'est la structure (50). Il se rencontre un élément d'impossibilité qui est à la base, à la racine de ce qui est fait de structure.

#### ***V - Répétition et jouissance : quand le signifiant s'introduit comme appareil de jouissance***

Pour avancer sur la structure du discours de l'analyste, Lacan va revenir sur la question du trait unaire. Les années qui suivront vont accentuer la valeur de jouissance du signifiant.

Dans ce séminaire, la relation à la jouissance va être pensée comme répétition. Précédemment la relation à la jouissance était pensée comme fantasme, écran à traverser. Là il s'agit d'aller vers une nouvelle valeur donnée au symptôme, cela prendra quelques années, pour arriver au sinthome. C'est pour cela qu'aujourd'hui Lacan met l'accent sur le trait unaire.

Freud fait un premier pas avec la *Traumdeutung, L'interprétation du rêve* : l'inconscient permet de situer le désir. Puis il fait ce second pas décisif avec « Au-delà du principe de plaisir », qui permet de penser la répétition du côté du réel. Le principe de plaisir est principe de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste, il limite la jouissance, mais la jouissance le

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

déborde. La répétition est donc fondée sur un retour à la jouissance. Cette limite permet le retour de la jouissance en tant qu'elle est marquée par son défaut même, par la limite qui la borde. « Dans cette répétition même, se produit quelque chose qui est défaut, échec. (...) ce qui se répète ne saurait être autre chose, par rapport à ce que cela répète, qu'en perte ». Dans la répétition même il y a déperdition de jouissance.

Lacan le formule page 88 : « Freud a dit aux sujets – Parlez, parlez donc, faites donc comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez, et la façon dont vous vous y êtes aspiré, ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe. Et cela l'a conduit à la découverte qu'il appelle l'au-delà du principe de plaisir. C'est ceci que l'essentiel de ce qui détermine ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition. »

« La répétition c'est une dénotation précise d'un trait, comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance.» (p. 89)

Pour l'illustrer, Lacan a recours, on l'a vu plus haut, à la clinique du masochisme chez Freud, « cette jouissance ruineuse » (p. 52), où Freud tente de mettre en valeur le lien de la jouissance et de la perte, l'objet perdu.

## **VI - La fonction du trait unaire**

Je reprends le schéma donné par Gilles Chatenay lors du premier cours<sup>12</sup> :

$$\frac{\text{Trait unaire}}{\text{J}} \longrightarrow a$$

La fonction du trait unaire est la forme la plus simple de la marque, l'origine du signifiant. « C'est du trait unaire que prend tout ce qui nous intéresse, nous analystes, comme savoir (p. 52) ». « Le psychanalyste prend en effet son départ d'un tournant qui est celui où le savoir s'épure... de tout ce qui peut faire ambiguïté avec un savoir naturel ... qui nous guiderait dans le monde qui nous entoure ». *Épuré* veut dire qu'il le délivre de toute origine empiriquement liée aux sens ou à la sensation.

Lacan rejette la notion d'instinct, il rejette le savoir du corps sous forme de sensation. Il fait référence à l'ouvrage d'un savant psychologue *La sensation, guide de vie*. Il rejette également les élaborations philosophiques traditionnelles dont le savoir aristotélicien, pour indiquer « Il n'y a rien de commun entre le sujet de la connaissance et le sujet du signifiant. » (p. 53)

Le savoir dont il s'agit est articulé de nécessités logiques. Il est avant tout maniement de l'écriture (p. 53). Il est introduit dès l'origine. « Ce savoir, dans la répétition et sous la forme du trait unaire, se trouve être le moyen de la jouissance en tant qu'elle dépasse les limites imposées sous le terme de plaisir aux tensions usuelles de la vie. » (p. 54) Le savoir est moyen de jouissance en un double sens, en tant qu'il a effet de manque et qu'il produit un supplément un plus-de-jour.

« Il y a perte de jouissance, et c'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu, de ce que j'appelle le *a*. Ceci veut dire qu'au niveau le

---

<sup>12</sup> Voir G. Chatenay, « Un discours sans parole », première séance du séminaire théorique 2020-2021, en ligne sur le site de la Section clinique de Nantes.

plus élémentaire, celui de l'imposition du trait unaire, le savoir travaillant produit, disons, une entropie. » (p. 54)

Lacan emprunte le terme *entropie* à la thermodynamique. Il l'évoque dès son second séminaire, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. En effet les machines n'existeraient pas sans l'articulation du signifiant. « La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet. »<sup>13</sup> Il prend ici l'exemple de ce qu'on peut assimiler à une turbine : Un petit dessin que vous faites avec une encre sur un papier, c'est un circuit conducteur défini par un pur tracé (Nous sommes à l'époque des circuits imprimés). Il en conclue : « Et pourquoi cette machine ne serait-elle pas conductrice, puisque la marque est déjà en soi-même conductrice de volupté (p. 55) ».

Il fait un aussi un parallèle entre le circuit conducteur et le fantasme. Par-là, Lacan indique qu'il s'agit d'un procès d'écriture. D'ailleurs déjà dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan parlait à propos du fantasme d'une chaîne souple et inextensible.<sup>14</sup>

### **VII - La « gloire de la marque »**

Avant la psychanalyse, dit-il, on ne savait que faire du « monde du fantasme », sinon l'épingler de noms propres, masochisme ceci, sadisme cela. « Quand nous mettons ces ismes, nous sommes au niveau de la zoologie ». La psychanalyse en revanche met en valeur ce qui est à la racine même du fantasme, la « *gloire de la marque* » (p. 55). Lacan, on vient de le voir, s'appuie sur le masochisme pour donner un sens qui n'y est pas pointé à la fonction du trait unaire. Dans le fantasme de flagellation, on trouve l'équivalence du geste qui marque, et du corps comme objet de jouissance.

D'une manière plus générale, Lacan souligne l'affinité de la marque avec la jouissance du corps. « C'est seulement de la jouissance [du corps] que s'établit la division dont se distingue le narcissisme, de la relation à l'objet.(...) Ce qui fait au dernier terme le vrai soutien, la consistance de l'image spéculaire de l'appareil du moi, tient à l'objet perdu par quoi s'introduit la jouissance dans la dimension de l'être du sujet. » (p. 55) L'image ne fait que l'habiller. Nous pouvons l'écrire ainsi :

$$\frac{i(a)}{a}$$

« Ainsi fonctionne l'*i(a)*, dont s'imaginent le moi et son narcissisme, à faire chasuble à cet objet *a* qui du sujet fait misère ».<sup>15</sup> Ce qui veut dire que l'image *i(a)* habille l'objet *a* comme une chasuble ou une robe. Faut-il encore que sous l'éclat de la robe il y ait une consistance de corps. Ce qui n'était pas le cas de Lol V. Stein<sup>16</sup>, ce personnage créé par Marguerite Dumas, qui, lorsque son amant lui enlève sa robe, disparaît dans une vacuité radicale. Sous la robe il n'y avait pas de corps, mais un vide : « Dans le cas de Lol, la robe et le corps nu, c'est pareil. La robe est son corps,

---

<sup>13</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), Seuil, 1978, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 63.

<sup>14</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), *Écrits*, op. cit., p. 826.

<sup>15</sup> J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris » (1970), *Autres Écrits*, op. cit., p. 262.

<sup>16</sup> J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein » (1965), *Autres Écrits*, op. cit., pp. 191 à 197.

parce qu'elle n'a pas de corps... Le  $a$  agalmatique était dans la robe elle-même. La figure propre à Lol, c'est que  $i(a)$  est équivalent à  $a$ , dessous, c'est du vide ». <sup>17</sup>

### **VIII - La jouissance entre en jeu par la contingence d'un accident**

« Elle s'entérine d'avoir la sanction du trait unaire et de la répétition » Mais, pas plus qu'il ne faut se régler sur la sensation pour le savoir de l'inconscient, il ne faut prendre en compte une intensité traumatique de la jouissance. (...) Si cela se produit, ce ne peut être que d'un très faible écart dans le sens de la jouissance que cela s'origine [...]. Il ne s'agit pas d'une transgression, ni d'une irruption dans un champ interdit de par les rodages des appareils vitaux régulateurs ». La contingence de la rencontre implique et la marque et la perte. « C'est seulement dans cet effet d'entropie, dans cette déperdition, que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique. » (p.56)

Certains peuvent faire religion d'ignorer la marque de la jouissance, c'est la religion d'Épicure ou l'hédonisme contemporain. Mais, pour le reste de l'être parlant, « ce qui le travaille, ce qui le fait d'un autre ordre de savoir que ces savoirs harmonisants qui lient l'*Umwelt* (environnement sensoriel) à l'*Innenwelt* (monde intérieur), c'est la fonction du plus-de-jouir comme tel ».

Il n'y a pas harmonie, la marque introduit une béance, et dans cette béance viennent des bouchons. « C'est là le creux, la béance que sans doute viennent d'abord remplir un certain nombre d'objets qui sont, en quelque sorte, adaptés par avance, faits pour servir de bouchon [...] — mais le  $a$ , en tant que tel, est proprement ce qui découle de ce que le savoir, dans son origine, se réduit à l'articulation signifiante. Ce savoir est moyen de jouissance. (...) Et quand il travaille, ce qu'il produit c'est de l'entropie... ce point de perte, c'est le seul point régulier par où nous avons accès à ce qu'il en est de la jouissance. » (p. 57)

« Cela a peu affaire avec la parole, cela a à faire avec la structure, laquelle s'appareille. L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à s'*apparoler* à cet appareil là. » (p. 57)

### **IX - De quoi s'agit-il alors dans l'analyse ?**

Il suffit alors que ce trait unaire nous lui donnions compagnie d'un autre trait,  $S_2$  après  $S_1$ . En effet, comme tel le symptôme ne dit rien à personne, il faut l'artifice analytique pour qu'il prenne d'abord valeur de message, puis, celle-ci s'épuisant, qu'il se réduise à son os.

Autrement dit, si le savoir ne fait pas discours, c'est qu'il est autoérotique, moyen de jouissance. « Cette jouissance répétitive n'a de rapport qu'avec le signifiant Un, avec le  $S_1$ . Ça veut dire qu'elle n'a pas de rapport avec le  $S_2$ , qui représente le savoir. Cette jouissance répétitive est hors-savoir, elle n'est qu'auto-jouissance du corps par le biais du  $S_1$  sans  $S_2$ . Et ce qui fait fonction de  $S_2$  en la matière, ce qui fait fonction d'Autre de ce  $S_1$ , c'est le corps lui-même.

L'étude de la jouissance féminine qu'il développera dans le *Séminaire XX Encore*<sup>18</sup> permettra à Lacan de lever un coin du voile sur cette jouissance inconnue.

<sup>17</sup> J.-A. Miller, « Le corps dérobé », *La Cause du désir*, n° 103, pp. 32 et 33.

<sup>18</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par J.-A. Miller. Voir aussi J.-A. Miller, « Le lieu et le lien », *op. cit.*, séance du 24 janvier 2001, inédit.

## **X - Le mi-dire de la vérité**

Ce savoir, en tant qu'il travaille l'être parlant, ne le relie à l'Autre qu'en passant par le « travail qui a un sens, un sens obscur » : « C'est donc avec le savoir en tant que moyen de jouissance que se produit le travail qui a un sens, un sens obscur. Ce sens obscur est celui de la vérité. » (p. 57)

Et cette vérité n'est accessible que d'un *mi-dire*, elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié il y a de l'indicible, là le discours s'abolit (p. 58). La vérité, on ne peut jamais la dire qu'à moitié. Lacan dira plus loin, p. 201, « La vérité, cela s'éprouve ».

Qu'est-ce que l'amour de la vérité ? C'est l'amour de cette faiblesse, de ceci que la vérité cache, et qui s'appelle la castration (p. 58). En effet comme on le voit sur les quatre structures de discours, la double barre séparant radicalement les deux places de la ligne du dessous, celle de la vérité et celle de la production, c'est l'impuissance. Et nous savons que cette impuissance est ce qui vient masquer l'impossible, l'impossible à établir le rapport sexuel, l'impossible à dire la jouissance.

## **XI - Ce qu'on attend d'un analyste**

« L'analyse, c'est ce qu'on attend d'un analyste. Ce qui veut dire qu'il instaure le cadre du discours de l'analyste. La structure de discours instaure un lieu et un lien, ce dans quoi intervient la parole et l'acte de parole, une énonciation. Dans le discours de l'analyste, la vérité est un lieu, le savoir est un lien. »<sup>19</sup> Ce qu'on attend d'un analyste, c'est de faire fonctionner son savoir en termes de vérité, savoir qui se confine à un mi-dire. (p. 59) On attend de l'analyste qu'il interprète, mais que l'interprétation préserve la fonction de l'énigme. La fonction de l'énigme, c'est un mi-dire.

« L'énigme, c'est probablement cela, une énonciation. » (p.39). La vérité, ça n'est jamais qu'un corps ; comme la chimère apparaît à mi-corps, quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution. Dans la mythologie grecque, la chimère est une créature fantastique malfaisante dont le corps tenait généralement pour moitié du lion et pour l'autre moitié de la chèvre, et qui avait la queue d'un serpent.

Lacan donne un nouvel emploi très saisissant à la formule *Wo es war, soll Ich werden* pour qualifier la position du psychanalyste. Elle s'adresse à l'analyste, et seulement à lui (p. 58). En haut et à gauche de la formule du discours de l'analyste, on a écrit *a*. Mais l'analyste n'a absolument pas à être là pour lui-même. Lacan l'énonce ainsi : « C'est là où c'était le plus de jouir, le jouir de l'autre, que moi, en tant que je profère l'acte analytique, je dois venir. »

À côté du transfert comme savoir, c'est-à-dire mettant en jeu le rapport du sujet au savoir inconscient, il y a donc cette autre modalité de transfert, celle mettant en jeu le rapport du sujet à l'objet qui cause sa jouissance. Ces deux versants du transfert, l'un tourné vers le savoir, l'autre tourné vers la jouissance, c'est ce que Lacan articule logiquement par l'écriture des quatre discours.

Éric Laurent en résume le processus de la façon suivante : l'analyste vient en place de l'objet toujours déjà perdu, il vient à la place de ce vide, et par là, complète le sujet. Ce n'est plus alors par l'amour lié à la chaîne signifiante que le sujet va s'inscrire dans l'Autre mais par l'objet, à la mesure de ce que l'analyste devient partenaire-symptôme du sujet. Le sujet analysant va tenter, par sa manœuvre de transfert dans l'analyse, de récupérer l'objet perdu en s'adressant à

---

<sup>19</sup> J.-A. Miller, « Le lieu et le lien », *op. cit.*, séance du 15/11/2000, inédit.

l'analyste. Il ajoute : « Le déchiffrement du sens dans les échanges entre analysant et analyste n'est pas seul en jeu. Il y a la visée de celui qui dit. Il s'agit de récupérer quelque chose de perdu auprès de cet interlocuteur. Cela fonde le transfert qui noue les deux partenaires. »<sup>20</sup>

Bernard Porcheret

---

<sup>20</sup> É. Laurent cite ici les « Principes directeurs de l'acte psychanalytique », présentés et adoptés au Congrès de l'AMP, Rome, juillet 2006, voir sur le site de l'ECf.